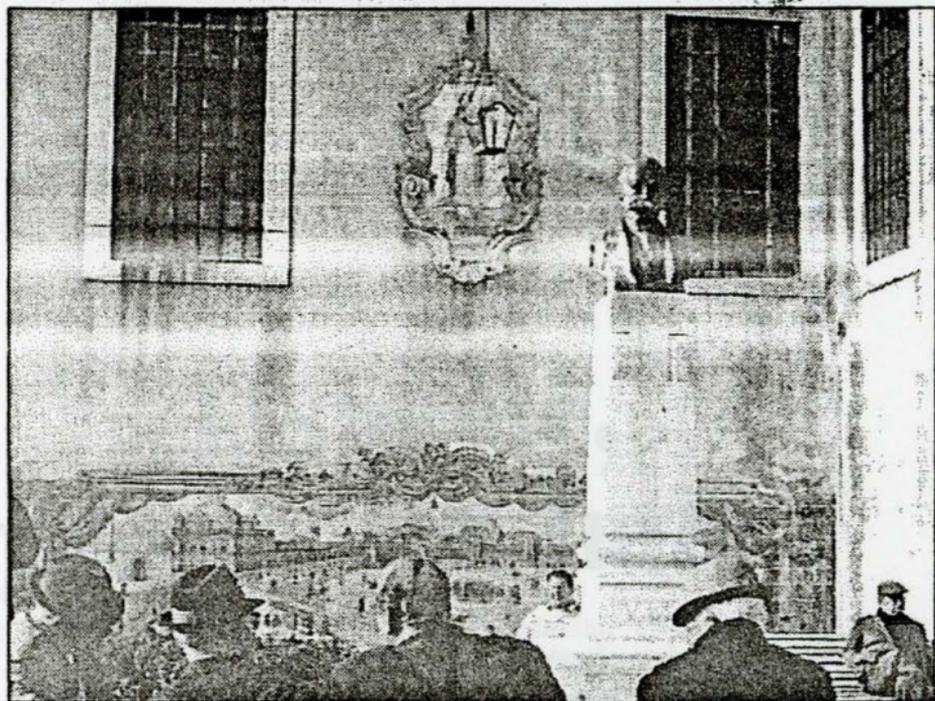


LISBONNE STORIES



José Cardoso Pires aime s'attarder auprès des « vieux de Jardim » qui rêvent parfois de « partir dans l'autre vie avec un crucifix dans la main et un jeu de cartes dans la poche ». Photo D.P.

Lisbonne est un livre. Un livre chatoyant comme le Tago, cette Mer de Paille dont le nom se confondrait presque avec le mot "page". Un livre à l'écriture toujours recommencée. Épique sous la plume de Camoens. "Intranquille" dans les pas de Pessoa et de tous ses hétéronymes. Impressionniste avec José Cardoso Pires. Peu connu en France, cet auteur de 73 ans est pourtant une figure majeure dans son pays. La traduction récente du petit ouvrage qu'il a consacré à la capitale portugaise (1) offre, en tout cas, une belle occasion de le découvrir dans le sillage d'une écriture qui, tout en prenant son temps, va toujours droit à l'essentiel. Un peu comme l'œil d'un promeneur errant, de pont en belvédère et de jardin en église, pour mieux appréhender, sous l'éclat des fameux azulejos, une mosaïque plus énigmatique encore : celle de l'âme

des riverains de ce mélancolique port de l'Atlantique. « C'est un peuple de quais et de fado à cheval sur un diable complaisant, ce monde qui se fait ici. D'où son aisance à réunir dans le même lit le péché et la vertu » note Cardoso Pires esquissant le portrait d'une « ville tout en géométrie fuyante, collines, inflexions et ondulations » qui est aussi « un corps à épeler sans hâte ».

De José Cardoso Pires à Alexandre Lacroix

Entre un mythique café de Chiado et le château Sao Jorge, à travers l'éternel damier de cendres, de feu, de ruines et de mouettes, on croise, comme si de rien n'était, les peintres Vieira da Silva ou Julio Pomar, le cinéaste Alain Tanner, l'écrivain Antonio Tabucchi et, bien sûr, « Fernando Pessoa (qui) est assis sous la pluie à la terrasse du Brasileira ». Oui, Lisbonne est bien

un livre. Le livre de toutes les rencontres. Le livre aussi de tous les commencements. C'est ici, en effet, qu'Alexandre Lacroix, qui fait ses débuts en littérature à 22 ans, a situé pour partie l'histoire de "Premières volontés" (2), un roman hanté par l'image d'un père suicidé mais qui atteint peut-être sa vraie dimension narrative dans son seul contrepoint lisboète : « ... rien n'a jamais existé que cette Rua da Santa Lucia, cette automobile qui glisse en silence, cette fin d'après-midi où j'entrevois l'avènement d'une saison ardente ». Comme si rien n'existait vraiment que dans la Lisbonne des livres, dans la Lisbonne qui délivre.

Didier POBEL ■

(1) "Lisbonne - Livre de bord - Voix, regards, ressouvenances", traduit du portugais par Michel Laban, Arcades Gallimard, 94 p., 70 F.

(2) Grasset, 160 p., 95 F.